

sueur, mais ravis, heureux d'arriver à faire ce que jamais ils n'auraient supposé être capables. Ils entraient tous dans un monde merveilleux. C'était une découverte si fabuleuse pour chacun d'eux qu'ils étaient transformés. Ils irradiaient de bonheur. Après cette si belle représentation de ballet, j'avais eu la possibilité de les intégrer dans différents ouvrages. Et ce fut toujours avec beaucoup de satisfaction.

*
* *

À propos de soldats et de garnison, il me revient que j'ai effectué mon service militaire, contre mon gré, à Coblenche en Allemagne. Dès mon arrivée à la caserne où j'étais affecté eut lieu la distribution des éléments de la tenue qu'il fallait revêtir séance tenante. Ensuite ordre fut donné d'aller nous mettre en rangs dans la cour pour l'exercice de la « marche au pas cadencé », ce qui ne fut pas bien difficile. Mais le treillis militaire qui m'avait été « gentiment » balancé à la figure était beaucoup trop grand. Une fois enfilé, le pantalon montait jusque sous mes épaules et les manches du blouson dépassaient le bout de mes doigts de dix bons centimètres. Quant aux jambes de pantalon, elles jouaient de l'accordéon sur mes genoux. Les brodequins ou godasses étaient de trois pointures supérieures à celle de mes souliers « civils ». Il me faut mentionner que le calot qui m'avait été distribué – lui aussi par la voie des airs – pouvait abriter mes deux oreilles, bien que je n'aie pas une petite tête. À l'aide d'une épingle de sûreté, je fis un pli. Après quoi, il ressemblait à un tricorne : attifé de la sorte, je ne payais pas de mine. Me voyant prêt à descendre ainsi « déguisé », les copains de fortune de la chambrée rigolaient tellement qu'à mi-chemin dans l'escalier, je fis demi-tour pour aller planquer mon couvre-chef sous le matelas de ma nouvelle couchette.

Le temps pour moi de redescendre en courant, toute l'équipe se trouvait déjà réunie dans une salle qu'il me fallut chercher pendant dix bonnes minutes avant d'y accéder enfin. À mon entrée, je fus accueilli par une sorte d'aboïement : « Qu'est-ce que tu foutais ? T'étais aux chiottes ?, hurla le sergent d'un air courroucé. — Non monsieur, balbutiai-je. — Il n'y a pas de monsieur ici, connard !, il y a des grades et moi je suis sergent ! — Mon chapeau était tellement grand que j'ai dû le laisser dans la chambre... — Écoutez ce con ! Ici, il n'y a pas de chapeau mais un calot et il n'y a pas de chambre, ce n'est pas un hôtel ici, et d'abord on écoute au garde-à-vous ! »

Pour un début ça commençait bien. C'était assez éloigné de la vie civile. Il n'y avait pas le choix : il fallait donc me faire à ce genre de situation. Quand nous avons appris les positions « Repos ! », « Fixe ! », les « Demi-tour gauche ! » ou « Droite ! », c'était pour tenir le fusil au repos avant de le remonter sur l'épaule et de « Présentez armes ! ». Nous étions en rangs et le sergent, me voyant, dit tout à coup : « Regardez ce con, comme il tient son fusil ! Moi c'est ma bite que je tiens comme ça quand je pisse. Et quand tu marches, tu es élégant comme une gonzesse. Il faut taper du talon et rouler les mécaniques comme un costaud ! Tu ne l'es sûrement pas. Tiens ! Pour le devenir, tu vas me faire des pompes ! » Je fis la série exigée, après quoi nous avons eu tous à parcourir plusieurs fois le tour de l'immense cour de caserne au pas de course. On se fait à tout, même à ça.

En compensation, je dois dire que les copains de la carée étaient tous très sympathiques. Petit à petit, je devins en quelque sorte leur mascotte. Ils m'aimaient vraiment beaucoup. Un dimanche après-midi, alors que nous avions quartier libre, je suis allé me promener avec un pote et nous avons eu la chance d'assister à une opérette donnée en plein air sur une scène montée directement sur l'eau du Rhin. Après le spectacle, nous sommes allés faire la connaissance d'un

danseur et d'une chanteuse. Lui était hollandais; Karine, elle, n'était pas une grande chanteuse mais une chanteuse grande, très grande. Nous nous sommes liés d'amitié et, pendant nos moments libres, nous allions chez eux. À leur étage vivaient quelques membres de la troupe : non pas de la troupe militaire, mais des comédiens, des chanteurs et des danseurs. La conversation entre nous n'était pas facile. Comme je ne parlais pas l'allemand, à chaque fois que j'avais un mot, ils disaient : »Was ist das ?« Sans arrêt, nous répétions de notre côté : « Mais qu'ont-ils donc avec leur "vasistas", vasistas, petite fenêtre ? » Lors de notre première visite, on me fit m'asseoir sur un gros coussin placé à même le sol. En prenant place, je dis : « Pouf ! » Ils éclatèrent tous de rire car j'ignorais qu'en allemand "Puff" signifie bordel...

Quelques semaines plus tard, nous avons voulu leur rendre leur invitation. Nous avons imaginé qu'un soir, après le couvre-feu, ils pourraient venir tous les deux enjamber la grille de notre caserne et monter ensuite dans notre carrée. Cela se fit très discrètement, *of course*. Nous avons réussi à rassembler quelques provisions, des assiettes en carton et nos tasses en fer blanc pour servir de verres. La table de la chambrée fut recouverte d'un drap de lit et en guise de décoration nous avons cueilli les fleurs qui poussaient en rond autour du drapeau français planté au beau milieu de la cour. Nous les avons toutes coupées pour en faire un bouquet et un chemin de table. Tout se passa dans le meilleur des mondes et l'ambiance était des mieux réussie. Pour repartir, ils durent à nouveau passer par-dessus la grille encerclant la caserne. Ce ne fut pas chose facile à faire rapidement en pleine nuit afin de ne pas être repérés et appréhendés. Nous fîmes la courte échelle à la grande Karine qui laissa le fond de son pantalon accroché sur une des pointes de la grille. Elle est repartie le derrière à l'air. C'était drôle pour nous, beaucoup moins pour elle, mais nous avons bien ri.

Le lendemain matin, lorsque nous étions en rangs prêts pour la levée du drapeau, à son arrivée, le sergent remarqua immédiatement que toutes les fleurs avaient été coupées. Suivit un interrogatoire musclé pour savoir qui avait fait ça et pour quelle raison. Je me dénonçai pour éviter aux autres d'être punis. C'était pour les offrir à une petite amie, ai-je déclaré. En fait, nous les avions jetées dans les toilettes après le départ de nos « invités ». Pour punition, je récoltai quelques nuitées en prison; couché sur une planche légèrement inclinée, pourquoi inclinée ?, je n'ai jamais su. Mes compagnons de cellule n'avaient rien d'attirant et faisaient la gueule.

J'eus à nouveau à revenir faire un « stage » dans le même local, après être allé un soir au théâtre pour assister à une soirée de ballet donnée par la compagnie de Janine Charrat. J'avais été émerveillé par la prestation du danseur étoile Peter Van Dijk (ou Van Dyk), son élégance, sa classe exceptionnelle. En quittant le théâtre, je marchais comme sur des nuages. Je restais transporté par la légèreté, l'évanescence diaphane de ce monde aérien. C'est à ce moment que je fus interpellé par une patrouille de la police militaire qui effectuait sa ronde. Après examen de mes papiers qui étaient en règle, ils se mirent à inspecter ma tenue, me faisant pirouetter à gauche puis à droite, ne ménageant pas les réflexions désobligeantes. À bout d'arguments, ne trouvant rien à redire, l'un d'eux eut cependant l'idée d'ôter mon calot et fit remarquer que mes cheveux n'étaient pas rasés au-dessus des oreilles comme l'exigeait le règlement. Il posa quatre doigts au-dessus de mon oreille pour indiquer le niveau à respecter. Ce fut donc la raison « suffisante » invoquée pour me renvoyer passer plusieurs nuits supplémentaires en tôle...

Quelques semaines plus tard, une marche d'une vingtaine de kilomètres était programmée. Avant de revenir à la caserne, nous devions nous restaurer et passer la nuit sur place. Le ca-

mion pour la popote était prévu ainsi qu'un deuxième pour le transport du matériel. Chacun de nous était chargé comme un mulet : tout le barda entassé dans un sac à dos, fusil sur l'épaule, calot vissé sur la tête, casque lourd amarré au ceinturon ainsi que le gobelet en métal appelé «le quart». Ces ustensiles s'entrechoquaient bruyamment et les premiers kilomètres se firent dans un tintamarre assourdissant. Peu à peu, les quarts furent glissés dans les sacs à dos et il n'y eut plus que le bruit des godillots sur le sol. Il faisait une chaleur à crever. La sueur dégoulinait sur les visages et nous nous en débarrassions en secouant la tête, aspergeant le compagnon le plus proche.

Arrivés au but de la marche de cette journée, nous étions tous exténués. Malgré la fatigue, il nous fallait monter les tentes, déplier les tables et procéder aux diverses installations. Les plaisanteries et les rires fusaient et à la fraîcheur du soir, l'ambiance et la bonne humeur refirent surface. On m'avait désigné pour servir la table réservée aux gradés. J'eus ainsi l'occasion de me rendre compte que leur menu n'était pas tout à fait le même que le nôtre. Dans la réserve où j'avais accès, je ne sus pas résister à la pile de tablettes de chocolat, subtilisant plus de la moitié de ce trop attrayant et tentant monticule. Après un dîner aussi dégueulasse et bourratif qu'à l'accoutumée, je causai l'agréable surprise à tous ceux qui étaient réunis sous notre tente. J'en fis la distribution et ce fut un régal partagé dans la joie. Après ce que nous avions enduré depuis notre départ, ce n'était qu'une petite compensation, mais que j'estimais bien méritée...

Nous avions tous les pieds en compote. Fort heureusement, un ruisselet qui coulait sur des galets et de grosses pierres se trouvait à proximité. Nous pûmes alors quitter nos godasses et tremper un bon moment nos pinceaux dans l'eau courante. C'était divin! Quelques-uns eurent le courage ou l'audace d'ôter leur chemise et de s'asperger. Puis, enhardis par l'obs-

curité, ils finirent par se débloquer pour de bon. L'eau n'était pas assez profonde pour y nager, mais suffisamment pour un bain de siège de quelques minutes. En se redressant, le cul propre, les attributs masculins avaient rétréci. Ils n'étaient plus que de minuscules zizis de gamins. Les railleries ne manquèrent pas; par contre, manquaient les serviettes pour se sécher. Ramassant pantalons, croquenots et tout le reste, tout ce beau monde courut se mettre l'abri des tentes.

La nuit nous parut bien courte. Avant de reprendre le chemin du retour, il fallut replier les tentes, les tables et les bancs après avoir bu l'habituel «jus de chaussettes» nommé café. Brusquement, un coup de sifflet strident annonça un rassemblement immédiat. L'ordre du jour consistait en une seule et unique question : où était passée la pile de tablettes de chocolat? Qui s'en était emparé? L'adjudant était en fureur! Les copains qui m'entouraient me dirent très discrètement : «Surtout ne dis rien.» La pression se fit telle que j'étais décidé à avouer, mais mon voisin me glissa : «Si tu avoues, on va tous te casser la gueule, voilà ce qui t'attend en guise de remerciement!». Cette menace, tout compte fait, me cloua le bec. À bout de patience et d'arguments, l'adjudant se mit à hurler : «Ah!, c'est ça, vous l'avez donc tous bouffé notre chocolat, eh bien, je vous garantis que maintenant, vous allez le chier!»

Sans que nous eûmes le temps d'échanger nos impressions et remarques, il se fit apporter une bouteille remplie d'huile de ricin ou qui sait de quoi elle était remplie cette fichue bouteille? Muni d'une cuillère à soupe, il nous fit sortir un à un du rang pour faire avaler à chacun, à tour de rôle, une cuillerée pleine de cet affreux liquide écoeurant à souhait. Personne n'y échappa. Puis l'ordre fut donné de tout remettre en place, d'endosser à nouveau nos tenues et bardas pour accomplir le chemin de retour. Ah! ce chemin de retour!...